

Le mal au XX^e siècle *

Christophe LINDENBERG.

DEPUIS de longs siècles, l'histoire connaît le mal sous toutes sortes de formes : violence physique et morale, meurtre, mensonge et abus de confiance, mauvaise foi et corruption. Dans l'ensemble, ces formes du mal sont caractérisées par l'attitude personnelle de leur auteur. Le meurtrier agit consciemment avec l'intention de tuer, le menteur sait qu'il ne dit pas la vérité, c'est sciemment que le trompeur abuse son monde. Dans tous les cas, le mal apparaît en tant que mal personnel, il est réalisé par des actes individuels, et le coupable sait — plus ou moins clairement — ce qu'il fait, même s'il se trouve des justifications. En face de cette forme personnelle du mal, il en existe une nouvelle qui, certes, dans ses premiers débuts, remonte à plusieurs siècles déjà, mais qui ne se manifeste pleinement qu'au siècle où nous sommes. Le mal personnel a fait place à une puissance anonyme, en apparence insaisissable, qui sans bruit, mais avec une extrême efficacité, a sur l'humanité une emprise croissante et la mène par ses chemins. Cette puissance transforme l'homme ; du dehors, elle agit en tant que pouvoir ou nécessité, du dedans elle crée le vide et l'illusion.

Le mal que l'on connaissait jusqu'ici offre deux aspects, dont l'un prédomine en général. A l'emploi de la force extérieure s'oppose le mensonge, la ruse. L'usage de la force, caractérisé par la force corporelle et une certaine dose de brutalité, se présente en tant que violence physique brute. Le mensonge, la tromperie, s'ils veulent réussir, sont d'une étoffe plus fine, ils demandent de l'intelligence. C'est par des exemples montrant la transformation de la violence et de la tromperie que nous allons commencer l'esquisse de cette évolution. A côté de notre expérience personnelle, les investigations de Rudolf Steiner sur les diverses formes du mal — permettant, par exemple, la distinction entre Ahrimane (l'esprit de l'erreur objective) et Lucifer (l'esprit

* Article paru dans « Die Drei » en mars 1979. Traduction de Mireille Delacroix. Publication autorisée.

de l'illusion subjective) — offriront une base scientifique aux considérations qui vont suivre*.

La violence

La simple force physique dans la lutte corps à corps montre que, bonne ou mauvaise, elle ne va pas sans risque ni engagement personnel. C'est cette force qui, si elle est mauvaise, se tourne contre autrui dans le vol ou dans le meurtre. Cette sorte de violence est limitée dans ses effets. Et celui qui y recourt n'est jamais dispensé de faire l'expérience immédiate de son effort ; il perçoit au moins une partie des conséquences de son acte. Une seconde forme que prend la violence, c'est quand elle est organisée par l'Etat ou d'autres groupes. Il faut bien distinguer le chef, qui dresse les plans et donne les ordres, des organes d'exécution, même si, encore au siècle dernier, il y eut des rois et des généraux pour prendre part au combat et donc s'exposer au danger. Mais tôt dans l'histoire, il y eut déjà des détenteurs du pouvoir qui se tinrent à l'écart du théâtre des opérations, comme par exemple Sylla et Auguste, quand ils livrèrent à leurs shires des milliers de leurs adversaires politiques en se bornant à dire froidement : moriendum est — il faut mourir !

La violence organisée par l'Etat est plus étendue et plus dangereuse que la méchanceté du simple particulier. Très vite, à la pure violence se joint la justification idéologique, qui fait passer le crime pour un bien. Dans bien des cas, pour ceux qui agissent au sein d'une organisation, cette justification fait complètement disparaître la conscience de l'injustice commise. Les organes d'exécution particuliers sont déchargés de toute décision personnelle, ils obéissent à des ordres, et celui qui les donne croit à son idéologie. C'est ainsi qu'on en vient aux horreurs des croisades et des guerres de religion, c'est ainsi que la religion politique d'un Rousseau sert de justification aux crimes révolutionnaires de la Terreur. Mais même ces actes de violence étaient en général le fait de personnes, qui les exécutaient pour ainsi dire de leur main.

L'invention de la poudre marque une importante mutation dans l'emploi de la violence. Avec les fusils et les canons, puis avec les bombes, torpilles et roquettes, on peut — souvent d'une position protégée — menacer ou anéantir l'ennemi à distance. La technique perfectionnée d'aujourd'hui permet de lancer des missiles à des milliers de kilomètres ; des ogives nucléaires peuvent produire en quelques secondes plus d'effets qu'on n'en obtenait jadis en de

* Voir aussi : « La science de l'occulte » (Ed. Triades), « Le seuil du monde spirituel » (Ed. Anthroposophiques Romandes), et le cahier de la revue Triades consacré à « L'évolution de l'humanité et les indispensables adversaires », t. XXV, N° 4.

nombreuses années de guerre. Celui qui déclenche une attaque de ce genre provoque ce désastre par simple pression sur un bouton ou par un coup de téléphone, étant lui-même à l'abri dans un bunker, bien assis devant une tasse de café. Quant aux raisons de déchaîner la terreur universelle, elles aussi, elles ont changé. Ce n'est plus une haine personnelle ou l'outrage de son propre honneur qui détermine l'acte de violence. Quelques points décelés sur l'écran radar et qu'un ordinateur interprète comme des fusées ennemies peuvent provoquer des réactions qui coûteront la vie à des millions de personnes.

Les motivations de l'emploi de la force sont devenues plus rationnelles, son horreur et ses conséquences plus graves. Dans bien des cas, pour obtenir quelque chose, il suffit même d'une simple menace. Et la force n'a pas que la forme militaire. Nul besoin de canons : menaçons de boycotter ou de fermer une entreprise et voilà nos gens accommodants. Quoi qu'il en soit, l'usage personnel de la violence se perd et souvent la force brutale se mue en contrainte et en menace. La menace et l'usage de la force sont rationalisés et calculés. Cette force calculée dispense en général le responsable d'éprouver la terreur commune. Au surplus, il croit agir, sinon pour la bonne cause, du moins par nécessité. Il y a une raison à cela. Chez toute personne normalement constituée, la capacité de méchanceté subjective a ses limites. C'est ce que montrent les camps de concentration des SS : le recours à des poisons violents et à d'énormes fours crématoires a permis de perfectionner la technique du meurtre et de soustraire celui-ci à la vue du meurtrier.

L'illusion et le mensonge

Ruse, mensonge et tromperie sont pour les humains, au moins depuis Ulysse, un autre moyen de s'expliquer. Tout comme la violence, dans les temps anciens, la tromperie avait des proportions et le mensonge des chances très réduites. Cela vient de ce que la vie courante se déroulait dans un domaine bien circonscrit : celui du travail du paysan ou de l'artisan. Pour les hommes du temps jadis, ce travail représentait un intense contact avec la réalité. De ce contact résultait un certain discernement : car la fréquentation des tâches pratiques et la perception des effets de ses propres actes et de ceux d'autrui favorisent l'éveil d'une faculté certes limitée, mais très sûre : celle de percevoir à jour les situations et les comportements et de porter sur eux des jugements. Comme dit le proverbe : le paysan ne mange que ce qu'il connaît. Ce qui, dans la pratique, signifie que le paysan ou l'artisan ne se mêle pas de ce qu'il ne comprend pas, des questions qui le dépassent, des faux problèmes.

Mensonge et tromperie supposent donc, pour avoir des effets importants,

une certaine complexité des conditions, qu'on ne peut plus embrasser d'un seul regard. Lorsqu'au début des temps modernes on découvrit de nouvelles parties du monde, lorsque, par de nouvelles voies commerciales, arrivèrent en Europe des marchandises jusqu'alors inconnues, lorsque des masses d'or et d'argent affluant d'Amérique semèrent le désordre dans les rapports monétaires, tandis que de nouvelles formes juridiques étaient introduites en maints pays d'Europe, l'antique sécurité se perdit. Par ailleurs, les querelles confessionnelles entre réformés, luthériens et catholiques apportèrent de nouveaux thèmes de discussion qui intéressaient les gens, mais qui échappaient à leur capacité de juger. Dans cette situation d'insécurité, l'imprimerie apparut comme un facteur d'opinion. Une opinion pouvait être propagée en masse. La fausse objectivité des informations et des arguments imprimés noir sur blanc avait donné à la propagande et à la tromperie — qui certes avaient déjà existé — une chance toute nouvelle.

Mais ce n'est qu'au XX^e siècle que les conditions de vie et de production sont devenues à ce point difficiles à embrasser du regard que le jugement personnel n'a plus guère trouvé à s'orienter par l'expérience immédiate. L'industrialisation, notamment la division du travail, ne fait plus apparaître que de tout petits fragments de vie qui ne sont guère représentatifs. Le travail à la chaîne ou au bureau n'instruit plus par le succès ou l'échec dans la même mesure que le travail artisanal. Il est souvent difficile de dire à qui une faute est imputable. Ici, on touche déjà une des questions les plus délicates de la société industrialisée : celle de l'imputation. La division du travail, l'emploi des machines et de l'énergie, l'interdépendance commerciale à l'échelle mondiale font qu'il est impossible de décider à qui imputer quoi. Dans le produit et le profit du travail, on ne saurait dire ce qui revient au travailleur, à l'inventeur des machines, à l'emploi de l'énergie et à la bonne gestion des affaires, tous ces facteurs étant indispensables. Dans la société industrielle, les réalisations ne sauraient être dissociées les unes des autres. Mais du coup, on perd tout critère. Qui se rend compte aujourd'hui que la consommation d'énergie en République fédérale, tant dans la production industrielle que dans la vie privée, est si importante que, divisée par le nombre des habitants du pays et convertie en capacité de travail humain, elle fuit qu'à côté de chaque citoyen de ce pays environ 75 personnes invisibles travaillent pour lui permettre de vivre dans le bien-être ? En Allemagne, le moindre ouvrier peut de nos jours se nourrir mieux, se chauffer mieux, se déplacer plus vite, avoir plus d'hygiène, des informations plus amples et plus sûres qu'il n'était possible à un Louis XIV.

Ainsi règnent des conditions de vie qui ne fournissent plus ni critère ni orientation et qui, avec le bien-être sans cesse croissant, font grandir la convoitise, les espérances et les revendications. C'est là un terrain où les illusions et les tromperies ont beau jeu. L'influence des mass media s'explique

aussi dans une large mesure par cette situation. Les media, l'industrie de l'information et du divertissement donnent à l'illusion la chance de se réaliser. Mais cette réalisation ne se fait pas en premier lieu par des mensonges conscients. La technique des media, qui doivent constamment offrir du nouveau, de l'émouvant, de l'étonnant, etc. déforme déjà en soi l'image de la vie. En outre, le processus de récolte des informations, qui ne peut chaque fois que choisir des faits isolés, n'est que partiellement maîtrisé. Mais c'est justement le fait qu'il est pratiquement impossible aux media de donner une image de la vie dans sa totalité qui rend possibles le mensonge et la manipulation, qui rend possible la mystification des masses.

Science et technique

On pourrait multiplier les exemples montrant que l'accroissement et la transformation de la violence et du pouvoir, que les nouvelles dimensions du mensonge et de la tromperie n'ont été rendues possibles que par la technique moderne. D'une part, la technique a modifié la qualité spécifique du mal en donnant à la violence et à la tromperie un aspect neutre et impersonnel, d'autre part, tant par les machines, les poisons et les armes que par les mass media, elle amplifie les effets du mal : celui-ci atteint des masses de plus en plus grandes. On se trouve ainsi placé devant le problème de la technique, puisque c'est elle qui permet tout cela. Quand on s'interroge sur le sens de la technique, il ne s'agit pas de tel ou tel appareil particulier. Il est bien évident que, pris isolément, la machine à laver, l'automobile, le fusil ou l'appareil-photo ne sont ni ne peuvent être mauvais en soi. Pourtant, il n'y a pas que le fusil ou le bombardier qui, dans leurs emplois respectifs, aient des effets nocifs ou problématiques : quel que soit l'appareil, on a affaire à une partie d'un système ; pas d'auto sans routes, sans essence, stations-service, garages, raffineries, usines et, pour finir, sans conducteur. En outre, la technique ne va pas sans l'univers des projets et des intentions : on veut rouler plus vite, avoir plus de confort, être entendu de loin, on veut détruire les parasites, augmenter les récoltes... et sans ces desseins il n'y aurait pas de technique. Desseins qui peuvent parfaitement constituer un danger et devenir un mal.

Ce qui distingue la technique de tous les instruments de travail du passé, c'est qu'elle est spirituellement fondée sur les sciences expérimentales. Au départ de toute réalisation technique, il y a l'expérience. C'est par l'expérience que la science est liée à la technique : qu'est-ce qu'un appareil, sinon la combinaison d'une longue suite d'expériences réussies ? L'expérience qui, dans la science d'aujourd'hui, est le critère décisif, a plusieurs particularités qui, certes, lui donnent toute sa valeur, mais qui par ailleurs font douter qu'elle

fournisse réellement une image non falsifiée de la nature et de son activité.

1. *Toute expérience doit dans une large mesure isoler du reste de la nature ce qu'elle veut contrôler avec précision ; tous les effets qui ne sont pas voulus doivent être éliminés. On obtient ainsi un aperçu sur un phénomène isolé. Dans bien des expériences de la chimie moderne, de la physique nucléaire, on a ainsi affaire à des phénomènes isolés et passablement artificiels, si bien qu'on peut poser la question : qu'y a-t-il encore de naturel dans ce phénomène ?*

2. *Toute expérience est une intervention. En opérant, l'expérimentateur modifie la nature. Celui qui met en cage des rats affamés pour les exposer à certaines excitations devrait se demander : Dans quelle mesure ma préparation de l'expérience détermine-t-elle son résultat ? De même le physicien qui recourt à un accélérateur de particules pour étudier la structure subatomique de la matière devrait se demander si d'autres sortes d'expériences ne donneraient pas d'autres résultats. Combien de fois des expériences — par exemple en chimie — ont produit des choses et des phénomènes qui n'existent pas et ne sauraient exister dans la nature !*

3. *Toute expérience fait suite à certaines pensées qui ont soulevé des questions. On n'expérimente pas comme cela au hasard, le chimiste ne s'amuse pas à mélanger n'importe quelles substances pour voir quelle réaction elles vont donner. On cherche quelque chose de plus ou moins précis : une source d'énergie qui brûle sans polluer, une substance qui endorme ou calme la douleur. Cette façon de poser les questions permet de voir quelque chose de tout à fait précis. On porte son attention sur un fragment de la nature, et non sur le Tout, et l'on s'efforce de réduire la nature à certaines fins, de s'en rendre maître et, finalement, d'exercer un pouvoir.*

L'expérience est donc un acte isolé et isolant qui a pour but de maîtriser la nature et d'exercer un pouvoir. Transformées en appareils techniques, ces expériences sont en général faciles à utiliser : chacun peut se servir des appareils. Quiconque met en marche une machine à laver, y versant de la lessive en poudre, met la nature à son service ; il consomme de l'eau et de l'électricité, il pollue les rivières avec des produits chimiques... Du seul fait qu'il emploie un appareil, il se trouve pris dans un enchaînement de causes et d'effets bien plus vaste qu'il ne le croit d'ordinaire. Les actes de l'usager sont donc, sans qu'il le sache, sans qu'il s'en aperçoive, d'une grande portée.

Dans les pensées abstraites des machines, la volonté de l'homme, son désir et son ambition s'émanent puissamment. Aux côtés de chacun de nous cheminent de puissants compagnons qui multiplient notre action. Au début, ces compagnons paraissent exécuter nos ordres, mais bientôt ils nous entraînent sur leurs voies.

**La transformation de la pensée
par les modèles techniques et scientifiques**

La science expérimentale, visant à une application technique, ne crée pas une image de la nature qui révèle celle-ci dans toute sa diversité et qui montre pleinement la complexité des phénomènes naturels. Jusqu'à présent, la science expérimentale courante a plutôt engendré une image du monde qui présente la nature comme un gigantesque appareil physique et chimique dont on peut se servir et faire usage comme on veut, pour peu qu'on en connaisse les lois. Quand il se représente ainsi la nature, l'homme oublie que c'est seulement par ses propres actes et ses interventions qu'il l'a conduite à réagir de telle ou telle façon. On se fait une représentation des systèmes d'action expérimentaux sous la forme de modèles déterminés. Par exemple, le modèle de l'atome, le modèle de la molécule d'ADN qui est — dit-on ! — le support de l'hérédité, ou encore le modèle du circuit de régulation. Ces modèles ont ceci de particulier qu'ils construisent des mécanismes de régulation autonomes qui reproduisent pour ainsi dire automatiquement les phénomènes naturels. « En fin de compte, se dit-on, l'homme aussi est bâti sur des modèles de ce genre. » Dans ces représentations d'un prétendu mécanisme naturel, c'est l'homme qui se perd. Aussi n'est-il pas étonnant qu'on décrive à leur tour les phénomènes sociaux comme des mécanismes de ce genre, automatiques et visant à un but. Pour l'économie libérale, par exemple, les prix se règlent tout seuls par la loi de l'offre et de la demande. De même, la concurrence est pour elle un mode de sélection qui pour le bien de l'ensemble — un peu comme la sélection naturelle dans le monde animal — permet aux mieux adaptés de survivre. Le darwinisme social qui, en tant qu'idéologie raciale, s'est rendu tristement célèbre, concevait la destinée des peuples comme une lutte pour la vie où vaincrait la race la meilleure. Pour le marxisme, l'histoire est un processus dialectique de lutte des classes qui se déroule sur une base matérielle et grâce auquel, en fin de compte, le but de l'histoire sera nécessairement atteint. Inutile d'insister sur les conséquences sociales de ces théories qui transposent les mécanismes naturels dans la vie humaine et considèrent les phénomènes sociaux comme des processus non-humains qui se déroulent objectivement.

Mais cette transposition ne se fait pas que dans les grandes doctrines sociales. Dans la vie quotidienne aussi, les examens qui servent de mode de sélection se déroulent à la manière d'une expérience scientifique. Car les examens doivent être un contrôle objectif des aptitudes ou des connaissances ; or un tel contrôle semble ne pouvoir se réaliser que grâce à des procédés mécaniques. On trouve des processus de pensée analogues partout où il est question de concurrence ou de mesures de rationalisation. On perd de vue le destin de l'individu et on croit obéir à des nécessités objectives.

Ces brèves remarques doivent suffire à montrer que la mentalité technicienne règne aujourd'hui dans bien des domaines. Or on s'est ainsi enfermé dans une étroitesse d'esprit qui n'offre que difficilement accès à des manières de penser plus humaines et à des idées vraiment neuves. La mentalité technomorphe mène à une mécanisation de la pensée et rend celle-ci aveugle au vivant, au psychique et à l'humain.

Technique, industrie et vie sociale

Bien plus encore que la pensée, la pratique sociale est déterminée par la technique et par la conception de la nature qui l'inspire. Si l'on regarde à nouveau ce qu'est l'expérience, on se rend compte que c'est un système d'action isolé qui se relie à d'autres expériences pour former des unités toujours plus grandes. Dans le domaine social, cela se traduit par le fait que tout groupe d'expériences réussies devient une unité de production, autrement dit une usine. Chaque usine produit quelque chose de spécial. Cette tendance à la spécialisation et au perfectionnement envahit la vie tout entière. Ce n'est pas seulement pour la production d'objets, mais aussi pour tous les autres problèmes qu'on crée des institutions : des écoles pour les enfants, des écoles techniques pour la formation professionnelle, des hôpitaux pour les malades, des départements spécialisés pour les cas particuliers, des assurances pour les problèmes financiers, des maisons de retraite pour les personnes âgées. Ce faisant, on perd tout ce qui est relation dans la vie sociale, contact humain direct, rencontre personnelle. Dès qu'apparaît une difficulté de quelque envergure, le système politique réagit par une nouvelle institution. On crée des centres sociaux pour les économiquement faibles, on crée un ministère de l'environnement pour l'environnement menacé, on crée un service de psychologie scolaire pour les enfants abimés par l'école. Spécialisation, isolement, mais aussi administration, contrôle et dépenses ne cessent d'augmenter.

Or le fondement économique et le vrai modèle de cet univers social déterminé par la technique, ce sont les systèmes techno-industriels qui fournissent à l'ensemble l'énergie et les marchandises. Dans ces systèmes, on a d'un côté des plans, des projets et des idées conçus par les hommes, et de l'autre de l'énergie disponible dans la nature, des matières premières et des règles. Il se produit ainsi un conglomérat qui a sa dynamique et ses lois propres. C'est grâce aux idées et aux projets des hommes en liaison avec les règles de la nature que sont construites les machines, lesquelles sont des pensées concrétisées. Il y a dans la technique une intelligence spécifique, ayant ses exigences propres : il faut, comme on sait, que les machines soient surveillées, entretenues, il faut, si l'on veut qu'elles marchent, leur fournir de

L'énergie sous une forme précise et des matières premières d'une qualité bien définie. Par ailleurs, les machines mettent de l'énergie au service des humains. Cette énergie est comparable à la volonté. Elle actionne les machines et accomplit le travail. Le monde techno-industriel a ainsi ses lois propres, sa tendance et son orientation, sa volonté propre et une dynamique particulière. C'est ce qui produit les institutions adéquates. La circulation demande des routes planes et des voies ferrées impeccables, elle exige une essence spéciale ou de l'électricité produite exprès qui est envoyée dans tout le pays par des câbles bien isolés. Une vue d'ensemble sur cet univers montre une configuration tout à fait artificielle, un mécanisme qui s'éloigne toujours davantage de la nature et qui tend à quelque chose d'extrêmement curieux : sur la base de la nature, s'émanciper de la nature.

C'est de ce complexe technique et industriel que dépend la vie des populations d'Europe, d'Union soviétique, du Japon, d'Australie, d'Amérique du Nord et d'une partie de l'Amérique latine. Plus d'un milliard de personnes doivent non seulement leur prospérité, mais leur simple existence à la technique et à l'industrie. D'autres parties du monde comme la Chine, l'Inde, l'Afrique peuvent ne pas encore dépendre de la technique dans une aussi large mesure, mais sans l'industrie et la technique, leur vie serait toute différente. Les questions concernant l'industrie et la technique ne sont donc pas des questions théoriques : le destin de l'humanité est étroitement lié à ce complexe. L'humanité est ainsi prise dans un système qu'à présent elle ne contrôle plus — parce qu'elle croit que les choses peuvent se régler toutes seules — ni ne parvient à peicer à jour, parce qu'en général on se fait une idée trop naïve et confiante de ce que la science et l'expérimentation peuvent découvrir, de ce qui est techniquement possible et de ce qui est politiquement réalisable.

La symbiose où vivent l'humanité et l'industrie engendre une dynamique toujours nouvelle. La technique et l'industrie ne sauraient, ne fût-ce qu'un an, s'arrêter ni demeurer au stade d'évolution qu'elles ont atteint. La technique et l'industrie consomment de l'énergie comme l'essence ou le charbon, elles consomment des matières premières comme le cuivre, le plomb, l'étain, etc. Un jour ou l'autre, il faudra créer de nouvelles sources d'énergie, le moins chères possible, un jour ou l'autre il faudra trouver de nouvelles matières premières pour remplacer les ressources épuisées. Des techniques nouvelles seront nécessaires. La population mondiale s'accroît rapidement, et il faut nourrir tout le monde : comment augmenter l'étendue et la productivité des terres cultivables, comment tenir en échec les invasions de parasites ? Cela va-t-il sans engrais chimiques et sans pesticides ? Mais alors quelles techniques faudra-t-il promouvoir pour réparer les dommages infligés à la nature, par exemple la pollution des océans ? Bref, les nécessités sociales et techniques

exigent que nous allions toujours de l'avant dans une direction déterminée, alors que se font jour ainsi de nouveaux problèmes techniques, biologiques et sociaux. Mais jusqu'ici, les hommes politiques de presque toutes les tendances n'ont vu d'autre issue que d'aller toujours de l'avant. Que des gens qui ne sont rien moins que stupides et qui pourraient fort bien voir les risques, préconisent par exemple l'énergie nucléaire comme source d'énergie d'avenir, cela s'explique par ce raisonnement que le système industriel ne saurait s'arrêter sous peine de catastrophes sociales avec toutes leurs conséquences politiques.

Le pouvoir

Le pouvoir n'est pas la force. Avoir le pouvoir, c'est montrer le chemin aux autres, c'est pouvoir déterminer leur action. Avoir le pouvoir, c'est décider des décisions d'autrui. L'actuel système techno-industriel, avec des tendances inexorables à la croissance et à la rationalisation, avec sa réglementation et sa bureaucratisation progressives, est un pouvoir. Le système ne se présente personnellement pas comme un mal positif. C'est un mal négatif, qui aspire et entraîne l'humanité dans une direction déterminée. Ce pouvoir n'est plus celui des canons de fusils. Il parle doucement par la bouche de messieurs bien habillés qui ont toujours à portée de la main des arguments convaincants, rationnels, des statistiques et des chiffres qui prouvent tout ce qu'on veut. Auprès d'eux, la résistance de petits groupes qui sentent « que ça ne peut plus continuer comme ça » fait figure de clameurs impuissantes. Depuis que l'humanité s'est rendue dépendante de la technique et de l'industrie comme c'est le cas depuis des années, des conditions-types sont imposées qui peuvent aisément servir à justifier des processus qui à la longue restreignent toujours davantage la liberté d'action de l'homme. Bien des processus ne sauraient régresser que très difficilement et le « progrès » dans la direction actuelle rend bien des choses irréversibles.

Dans cette situation, où réside le mal? Si l'on veut répondre à cette question, on peut pour commencer, comme on l'a fait ici, reconnaître le mal à ses conséquences. Celles-ci, restriction progressive de la liberté, contrôles progressifs, endoctrinement progressif qui vide l'humanité de sa substance sont faciles à identifier. Cette évolution n'est d'ailleurs pas à imputer à la méchanceté individuelle de personnes particulières, hommes politiques, capitalistes ou bureaucrates. Il faut bien plutôt en rechercher l'origine dans un manque de connaissance : la conscience scientifique se tourne vers les phénomènes isolés. Dans l'expérience, elle appréhende et réduit les réalités de la nature. Elle obtient ainsi une vue précise et calculable des détails, mais elle ne voit

pas du tout l'ensemble. La technique fait de cet aveuglement une pratique lourde de conséquences pour la nature et pour l'homme. C'est ce qu'on peut constater un peu partout. Ainsi l'emploi de pesticides dans la lutte contre les parasites fait que ces poisons entrent dans le cycle de la nature, dans la chaîne alimentaire du monde animal et, pour finir, atteignent l'homme lui-même, cependant que les parasites, eux, deviennent de plus en plus résistants. Ainsi la rationalisation du travail fait que les gens souffrent de manque d'exercice ou d'ennui et que finalement ils sont obligés de recourir à la kinésithérapie ou à un traitement psychiatrique. Ainsi notre système de circulation nous vaut non seulement 15 000 morts par an, mais aussi 50 000 blessés graves qui souvent doivent être soignés pendant des années. Quant aux problèmes sociaux qu'aura par exemple une politique nucléaire, ils ont déjà été abordés dans cette revue.*

Le mal, c'est d'abord de ne pas voir que la nature et l'homme forment un tout. C'est d'isoler les faits dans l'expérience. C'est de croire que dans l'expérience on a quelque chose d'objectif, qui en soi est ainsi. C'est donc oublier l'homme qui a entrepris l'expérience avec des intentions et des idées précises et une impulsion volontaire. L'idée que le monde est un mécanisme qui se règle tout seul sans que l'homme intervienne est une des racines du mal. L'homme intervient dans la nature, il la transforme, il en trouble les processus : Il s'est lié à la nature ; aussi doit-il chaque fois réfléchir à la totalité des conséquences de ses actes.

Cette idée de l'expérience objective qui, dit-on, montre ce qu'est le monde en soi est à l'origine de ce regard inhumain qui considère aussi l'univers social comme un mécanisme et le corps humain comme une somme d'organes isolés qui doivent être réparés chacun par un spécialiste. C'est par l'expérience que s'est formée l'idée que les citoyens pourraient être administrés d'en haut par des lois, des mesures, par une bureaucratie qui gouverne. Certes on croit toujours que si l'on règle, si l'on administre les autres hommes, c'est pour leur bien. On s'étonne alors qu'à la longue l'administration crée plus de problèmes qu'elle n'en résout. Car les gens qui sont traités de la sorte deviennent dépendants, ne savent plus travailler seuls, et pour finir ils préfèrent qu'on pense pour eux « là-haut » et se font ainsi les breloques de la grande machine dont ces messieurs de « là-haut » ne sont eux aussi que les fonctionnaires. Le pouvoir, la contrainte des choses, naît d'un aveuglement pour l'ensemble, d'un oubli de la volonté humaine.

* Dans le numéro 7/8 de 1979 de « Die Drei ». — Texte non traduit.

Morale ancienne, morale nouvelle

Au milieu de ce monde dangereux et en danger, dans la jungle de ses multiples aspects qu'on ne saurait embrasser du regard, se dresse l'individu qui agit et qui pense. Il se rend compte que ses actes portent loin, plus loin que dans les précédentes décennies. L'action elle-même a, dans bien des cas, perdu toute forme : se servir de leviers et de commutateurs, appuyer sur des boutons, lire des résultats de mesure et calculer le cours de la bourse, cela ne nous parle plus ; devant une action, on ne sent plus quelle est sa nature, si elle est bonne ou mauvaise. Dans cette situation nouvelle, la morale traditionnelle s'effondre. C'était essentiellement une morale de principes : on tablait sur la « bonne volonté », les « bonnes intentions ». Comme dit le poète : « L'un demande : " Est-ce bien ? " | L'autre : " Qu'est-ce qui va s'ensuire ? " ! Et ainsi se distingue bien | L'esclave et l'homme libre ! » Or ce qui est bien, la voix intérieure ou l'expérience immédiate que nous avons en agissant ne peut plus nous le dire aujourd'hui d'une façon aussi directe. Les règles de vie éprouvées et les modèles d'action établis depuis des dizaines d'années ne sont plus, eux non plus, utilisables dans tous les cas. On est bien obligé de se demander : Qu'est-ce qui va s'ensuire, quelles seront les conséquences de mes actes ?

Aussi la forme que prend, de nos jours, l'art de vivre et d'agir demande-t-elle de l'imagination sociale. En outre, toute activité technique nécessite une imagination écologique. Ces facultés ne tombent pas du ciel. La compréhension des conditions de travail et des processus de production, la connaissance des conditions de vie sont aujourd'hui une évidente nécessité : qui consomme des matières plastiques devrait savoir comment elles sont produites ; qui boit du café devrait aussi savoir combien gagnent ceux qui travaillent dans les plantations ; qui consomme de l'électricité devrait se faire une idée du problème de l'énergie. Alors on verrait qu'on est en rapport avec la vie du monde entier. Nous tous, aujourd'hui, non seulement nous récoltons les fruits des générations passées et jouissons de toutes leurs découvertes (téléphone, chemins de fer, automobile, moteur électrique et frigidaire) comme de choses qui vont de soi, mais aussi nous sommes portés par une économie mondiale et par le commerce mondial. Si l'on se fait une idée vraiment vivante de toutes ces racines de notre existence, si l'on voit de quel lointain passé de la terre et de l'histoire nous tirons notre existence actuelle, on peut plus facilement se représenter les effets qu'aura notre action à longue échéance. De cette manière, on se rend compte qu'on est un membre du grand organisme de la Vie. On n'est plus, comme autrefois, un particulier enfermé entre ses quatre murs. Qu'on soit un simple consommateur qui consomme de l'énergie et des marchandises, ou bien un professeur ou un journaliste qui donne le jour à des idées, ou encore un inventeur capable de renouveler les méthodes

de travail, on a toujours affaire à de vastes ensembles. Cela nécessite des concepts nouveaux.

Dans un article intitulé « *La science spirituelle et la question sociale* » (1905), Rudolf Steiner fait, dans cette optique, une constatation qui mérite d'être signalée : « *Que je sois pauvre ou riche, je suis un profiteur dès lors que j'acquiers des choses qui ne sont pas assez payées* ». Il faut du temps pour saisir toute la portée de cette phrase. Le mot *profiteur* prend un sens nouveau et une direction nouvelle. Une chose est assez payée quand le salaire, qui en réalité doit toujours être une compensation, peut remplacer la totalité de la consommation qu'on s'accorde. Un salaire est insuffisant quand on consomme sans produire en retour. Les Indiens d'Amérique avaient en ce sens une éthique exigeant que, chaque fois qu'on prenait quelque chose à la terre, on lui en rendit l'équivalent. C'était là une éthique de l'équilibre écologique.

Veut-on agir dans ce sens, il nous faut une conception du monde qui, par exemple, ait une idée de la vie de la terre dans son ensemble ; il nous faut aussi une idée de la vie de l'humanité et de ses fins en relation avec cette terre ; ensuite il nous faut une idée du vivant et de tous les processus vitaux, et enfin il nous faut une idée des phénomènes sociaux, principalement une idée du travail : ces idées nous permettront de voir la place que nous occupons dans l'ensemble ; elles nous feront vaincre — tout d'abord en pensée, puis aussi en pratique — l'isolement où nous a jetés l'expérience, le monde technique. A notre époque, le mal, qui revêt l'aspect de la séparation, de l'isolement, de l'anonymat et d'un système impénétrable, ne saurait être vaincu que par une juste vision du Tout. Dans ce Tout qu'il embrasse du regard, l'individu trouve sa place, et il peut à nouveau comprendre ce qu'il fait, il peut essayer d'agir en connaissance de cause. Cette connaissance agit en vertu d'une vérité plus haute pour tout ce qui vit et par intérêt pour la vie psychique de nos semblables. Grâce à elle, tout acte devient responsable et la volonté agissante est préservée des ivresses, des contraintes et des automatismes.

Pour mieux comprendre l'événement pascal
et les forces qu'il nous dispense,
lisez
PAQUES, FÊTE COSMIQUE
DOIT RESTER FÊTE MOBILE
du Dr W. Bühler

(voir p. 106)